

« Légende populaire et fioritures savantes » Les archives de Robert Hertz sur saint Besse¹

Nicole Belmont

Article de Robert Hertz intitulé « Saint Besse : étude d'un culte alpestre », publié en 1913 dans la *Revue d'histoire des religions* (repris en 1928 dans le volume préparé par Marcel Mauss, *Mélanges de sociologie religieuse et de folklore*), doit être considéré comme un hapax au milieu de la production de l'école sociologique française, conduite par Émile Durkheim. Travail de terrain, mené en six semaines entre juillet et août 1912 et complété par une solide documentation, il préfigure les travaux, beaucoup plus tardifs dans le siècle, de l'ethnologie de la France.

Dès 1907, R. Hertz dit à son ami Roussel, dans une lettre datée du 27 avril sa lassitude de l'ethnographie comparée et son « désir d'étudier des faits plus directement saisissables et intelligibles, plus "explicités" par la conscience même des gens qui les ont vécus ». Cette lassitude se manifeste par son hésitation devant la rédaction d'une thèse (qui allait porter sur le péché et l'expiation)². Elle explique aux yeux de Marcel Mauss la sorte de récréation qu'il se donne. Dans son introduction aux fragments retrouvés de cette thèse inachevée, il déclare : « C'est à ce moment que, pour s'amuser, se distraire, relever son oppression d'une trop grande œuvre, il écrivit et publia son charmant *Saint Besse* [...] ». On mesure là l'incompréhension de ses contemporains en général et de l'un des plus notables d'entre eux en particulier. Il est probable que, si Robert Hertz avait survécu à cette guerre de 1914-18 - on sait qu'il fut tué à la tête de sa section lors de l'attaque « inutile et sanglante » de Marchéville le 13 avril 1915 -, l'ethnologie française aurait mieux franchi cette période d'élaboration parfois hésitante d'entre les deux guerres.

C'est en historien des religions que R. Hertz aborde son étude, non sans poser d'emblée des questions véritablement anthropologiques : « Quelle signification les fidèles donnent-ils à leur présence annuelle dans ce lieu, ainsi qu'aux rites qu'ils y accomplissent » et « quelle est la force qui, chaque année, rassemble dans cette solitude, au prix d'une pénible montée et souvent d'un long voyage, tout un peuple d'hommes, de femmes et d'enfants, venus des vallées avoisinantes et même de la plaine piémontaise ? ».³

On tentera d'aborder la genèse de cette monographie "inattendue" d'un culte alpestre grâce aux archives de Robert Hertz conservées au Laboratoire d'anthropologie sociale⁴.

De même que A. Van Gennep, R. Hertz est, dans son époque, un esprit original. Le premier a complètement échappé à l'influence de l'école sociologique

française, avec laquelle il entretient des relations difficiles, le second en fait partie dès sa sortie de l'École Normale Supérieure, mais il n'est pas complètement inféodé à elle. Nous avons essayé de montrer en 1981 combien ils étaient proches l'un de l'autre au moment de la gestation de la notion de rite de passage chez Van Gennep, et chez Hertz lorsqu'il étudie les représentations de la mort (Belmont, 1981).

Notion qui fut bien mal reçue par les durkheimiens, alors que les recherches de Hertz en étaient si voisines.

UN TERRAIN DE HASARD ?

Jusqu'à cette époque, R. Hertz n'a pas fait de terrain ethnologique⁵. Il emprunte sa documentation à la littérature anthropologique de son temps, principalement à l'école anglaise, comme d'ailleurs la majorité des disciples d'E. Durkheim. Pour quelle raison entreprend-il cette observation directe ? On en connaît en tout cas les circonstances. Avec sa femme Alice et son jeune fils Antoine, il passe des vacances dans le Val d'Aoste, à Cogne et ses environs. Il aime beaucoup la montagne, il fait d'ailleurs partie du Club alpin, avec lequel il participe à des "tournees". En 1912 la famille passe six semaines dans la région. Il écrit, dans une lettre adressée à sa mère et à ses « frères et sœurs », datée du 25 juillet :

« Nous jouissons toujours beaucoup de ce pays, où il n'y a presque pas d'"étrangers", pas d'autos, pas de casino, pas de poussière, pas de longue-vue et où il fait délicieusement calme et frais ».

À la veille de quitter la région, dans une lettre du 29 août 1912, il raconte plus longuement :

« Nous serons restés à Cogne plus de six semaines et nous en séparons à regret [...] C'est un pays auquel on s'attache extraordinairement, parce qu'il n'est pas que grandiose mais a aussi un charme intime et doux qu'on trouve rarement dans la haute montagne et que la vie locale très intense et restée presque intacte a beaucoup de caractère et de pittoresque. Nous rapportons avec nous un vrai musée : statues de la Vierge et des saints [...], bonnets et colliers de perles comme en portent les enfants, etc. [...] En plus de cette moisson d'objets précieux, je rapporte tout un paquet de notes sur la légende et le culte de saint Besse : un saint bizarre et falot, qui n'est là que pour justifier le culte rendu à un rocher sacré, situé à 2 100 m. d'altitude et vénéré bien avant que le nom du Christ n'ait pénétré dans ces montagnes. J'en tirerai sans doute un petit article qui vous amusera peut-être [...]. Vous voyez qu'on ne perd pas son temps quand on vient dans les Alpes grées et qu'on est friand de choses préhistoriques. C'est délicieux de trouver des sauvages qui parlent français ; c'est

la grande supériorité d'ici sur les Bigoudens qu'ils rappellent à bien des égards ».

Cette longue citation apprend bien des choses sur la genèse de l'étude, à commencer par la spontanéité du projet et le goût très vif de Hertz pour les usages, la vie, les objets locaux. Il partage la bonne fortune des habitats paysans, avec les inconvénients des puces et « autres animalcules », chassés avec persévérance par sa femme Alice. Le « petit article » en projet pourra « amuser » les membres de sa famille : cet écho aux propos ultérieurs de M. Mauss laisse penser que Hertz n'a pas encore mesuré exactement l'intérêt de l'étude. Il s'adresse à ses proches sur le ton de la plaisanterie et considère cette recherche comme une sorte de « sous-produit » de ses vacances. Mais il faut noter cependant qu'il a déjà en tête l'exégèse du culte : survivance d'un culte préhistorique des roches, christianisée autour d'un « saint bizarre et falot ». On tentera maintenant de montrer combien le passage à l'écriture a permis de donner une dimension beaucoup plus anthropologique à son travail.

L'ÉTUDE D'UN CULTE ALPESTRE

« Tous les ans, le 10 août, au fond d'une vallée reculée des Alpes Grées italiennes, une foule dévote et joyeuse s'assemble en pleine montagne, à plus de 2 000 mètres d'altitude : c'est la fête de saint Besse, le protecteur de Cogne et du val Soana ». (p. 132)

Il parle de « spectacle pittoresque et poétique », du « peuple bariolé des pèlerins », de la « grandeur du décor », du « charme singulier de cette solennité ». Mais l'historien des religions doit aller au-delà du pittoresque. La seule observation ne suffit pas ; il faut interroger, « ou plutôt laisser parler à leur aise un grand nombre de simples dévots de saint Besse » : « gens de la vallée, bergers, garde-chasse, guides *en donnant la préférence aux vieillards et aux femmes, qui ont le mieux préservé les traditions locale*⁶ ». Les enquêtes auprès des résidents instruits (professeurs, chanoines) et les documents livresques constitueront des sources complémentaires.

Nous avons trouvé dans les archives ce qui semble être un plan provisoire, qu'on trouvera en annexe. La rédaction définitive comprend six parties. On ne résumera bien sûr pas ce travail si connu, mais on notera rapidement ce qui nous paraît le plus original.

1. - *Le milieu de saint Besse*

R. Hertz présente le « pays » et les « gens ». La situation géographique de la chapelle du saint, la haute vallée du Val Soana, au pied du col qui permet de pas-

ser dans la vallée de Cogne, au Val d'Aoste, semble confirmer ce que Van Gennepe disait des cols en montagne, qui rapprochent les habitants plus qu'ils ne les isolent. L'opposition s'exerce en revanche entre montagnes et plaines. Société apparemment archaïque, elle s'ouvre cependant, ne serait-ce que par les travaux saisonniers des hommes : de nombreux Valsoaniens travaillent à Paris durant l'hiver comme vitriers. La richesse est constituée par le bétail, gros et petit.

2. - *La dévotion à saint Besse*

Les gens du pays n'ont que des idées vagues sur le saint lui-même, mais elles sont beaucoup plus précises sur ses pouvoirs. Il fait des miracles qu'on raconte, on lui demande des grâces, on fait des vœux qui seront exaucés à condition de faire le pèlerinage le 10 août. Il est protecteur des troupeaux. C'est un, saint militaire - on verra l'ambiguïté de ce caractère -, il permet paradoxalement de tirer un bon numéro au tirage au sort, d'échapper donc au régiment. Pour tous ces bienfaits, le pèlerinage est essentiel.

« C'est le 10 août que se paient les dettes contractées envers le saint pendant l'année écoulée ; c'est le 10 août que l'on vient faire une provision toute fraîche de grâce pour l'année nouvelle. [...] Le pèlerinage lui-même équivaut à un véritable sacrifice ». (p. 139-140)

Les habitants des deux vallées montent à la chapelle qui se trouve au pied du col. La messe est célébrée, puis une procession se forme au sortir de la chapelle, on fait le tour complet de la roche (« donner un tour au Mont »). On rapporte des fragments de roche prélevés au-dessus de l'autel, à laquelle on accède par une échelle⁷.

« Quand la fête finie l'assemblée se dissout, quand les pèlerins, par petits groupes, regagnent leurs hameaux épars, emportant avec eux quelques fragments de la grande roche, tout imbus de sa vertu, on dirait que saint Besse lui-même descend avec eux vers les lieux habités et que, se dispersant sans se perdre, il va prendre place pour l'année qui vient dans chacune des maisons où il est adoré ». (p. 145)

3. - *La communauté de saint Besse*

Cinq communes, cinq paroisses, ont "droit" à saint Besse. Elles assurent chacune à leur tour l'organisation du pèlerinage. Cette apparente égalité cache des différences. Les quatre paroisses situées dans le val Soana relèvent d'une autre région politique et religieuse que Cogne, qui se situe au-delà du col en val d'Aoste. Presque étrangers l'un à l'autre, les gens de Cogne sont considérés comme des intrus surtout par ceux de Campiglia.

4. - *Saint Besse dans la plaine*

Les légendes semblent accréditer un culte d'abord montagnard, qui a été revendiqué ensuite par l'autorité religieuse, celle du diocèse d'Ivrée.

« La chapelle du pâturage alpestre, l'église de la grasse campagne [Ozegna], la cathédrale de la ville, ces trois demeures de saint Besse marquent les étapes successives du développement, qui lui a permis de ne pas rester cantonné dans une obscure petite vallée et de venir occuper une place modeste, mais honorable, dans la société régulière des saints ». (p. 161)

On notera le grand intérêt de ce passage. Hertz reconstruit l'histoire d'un culte religieux populaire en le déchiffrant en quelque sorte dans l'espace où il est inscrit. Il donne la priorité à l'espace, aux divers espaces, où se déploie le culte, les divers cultes, doit-on dire, pour en reconstruire le cheminement historique.

5. - *La légende de saint Besse*

« La pratique religieuse est, dans une large mesure, indépendante des raisons qui sont censés la fonder » (p. 161).

La légende officielle fait de saint Besse un soldat de la Légion thébaine massacrée en 286 sur l'ordre de l'empereur Maximien. Besse s'échappe et se réfugie dans les montagnes dont il évangélise les habitants. Mais il est précipité du haut d'une roche par des bergers, car il a refusé de manger d'une



Photo tirée du
33^e Concours Cerlogne,
école primaire de Cogne-Épinel.

brebis qu'ils avaient volée, puis poignardé par des soldats, et enfin enterré dans la roche où fut ensuite édifiée la chapelle. La légende populaire fait de Besse un berger très pieux, faisant paître son troupeau autour de la roche sur laquelle il se tient tout le jour. Ses brebis sont les plus belles de toutes. D'autres bergers jaloux le jettent du haut du Mont. Durant l'hiver des gens de Cogne voient dans la neige une superbe fleur, sous laquelle on trouve le corps intact du saint et on érige une chapelle à cet endroit.

Il y a donc une contradiction entre la figure officielle du saint militaire et la figure populaire du berger, mais celle-ci ne trouble pas les montagnards, qui installent le saint chez eux⁸. Cette légende, « la leur, saisit leur être entier et le transporte dans un monde à la fois familier et sublime, où ils se retrouvent eux mêmes, mais transfigurés et ennoblis. De ces deux traditions, l'une savante et édifiante, l'autre naïve et poétique, la plus ancienne est certainement la seconde » (p. 166). Mais ce ne sont pas seulement deux versions presque indépendantes l'une de l'autre, puisque, en effet, l'image locale du saint, après s'être réfléchie dans la conscience des lettrés, revient à son point de départ, corrigée et déformée » (p. 167) : une image en miroir donc. Hertz développe le mécanisme de ces métamorphoses, de manière novatrice : non seulement en prenant en compte à la fois la tradition populaire et la tradition religieuse savante, en leur accordant à chacune sa "vérité", mais aussi en reconstituant leurs influences réciproques, et en remettant à leur place les saints de cette légion thébaine : « légion de dieux locaux et d'épithètes personnifiées ». (p. 171).

« Dans le petit cercle fermé de sa terre natale, saint Besse est un berger, étroitement attaché à la roche abrupte qui domine les hauts pâturages, fondement de la richesse du pays. Entouré de ses brebis grasses et dociles, il réalise pleinement l'idée que le montagnard se fait encore aujourd'hui de la piété et du bonheur terrestre : un pâtre plein de foi, qui met toute sa confiance en Dieu et dont les bêtes, par suite, "s'élèvent toutes seules". Mais, quand saint Besse émigre à Ivrée [...] il doit se transformer radicalement, S'il veut continuer à incarner l'idéal de ses adorateurs ». (p. 174-175).

Il devient un soldat qui combat dans une milice sainte et un apôtre. Dans sa conclusion, Hertz parle à ce propos de « spontanéité inventive du peuple » et d'« activité réfléchie des rédacteurs ». (p. 189)⁹

6. - *La genèse de saint Besse*

Trois questions se posent :

- 1/ comment expliquer l'organisation spéciale de la communauté groupée autour du sanctuaire et, en particulier, la participation de Cogne à une fête du Val Soana ?

- 2/ pourquoi ce culte a-t-il pour centre une roche abrupte de la montagne, à laquelle est lié le nom de Besse ?
- 3/ d'où vient la croyance en une puissance mystérieuse et tutélaire qui, du sanctuaire rayonne sur toute la région ?

Ce culte chevauche deux diocèses, celui d'Ivrée et celui d'Aoste. Une des paroisses est donc séparée des autres par une épaisse muraille de montagnes et par une barrière morale plus épaisse encore. Les gens de Cogne pensent que leurs ancêtres se sont installés de l'autre côté du col, venant du Val Soana. Toutes leurs relations économiques étaient avec le Canavais. Puis les frontières des groupements humains ont tendu à s'aligner sur la limite de partage des eaux. Colonisée partiellement par des gens venus de Savoie, la population de Cogne s'est intégrée toujours plus au val d'Aoste. Un seul lien a subsisté, lien tendu mais non brisé : le lien religieux, qui permet de mesurer la force d'attraction et de cohésion du culte du saint.

Ce culte a pour fondement premier le culte des rochers et la croyance en leur caractère sacré. Hertz tente des recherches sur l'étymologie du nom de Besse, bien qu'Antoine Meillet, à qui il demande ses lumières, le met en garde contre la quête de l'étymologie des noms propres. Dans une lettre du 30 octobre 1912, le linguiste lui écrit : « Si votre théorie ne repose pas sur une étymologie de nom propre, je ne vois pas d'objection. Mais je tenais à vous dire que ce qui est fondé sur des étymologies de noms propres l'est, à mon sens, sur le néant ».

Le nom de Besse est fréquent comme nom de famille, rare comme prénom, sauf dans la région (mais les hommes qui émigrent changent de prénom, adoptant souvent celui de Laurent, dont la fête est à la même date). Comme nom de lieu, il désigne souvent des sommets.

« La désignation de *Mont-bess* "mont ou rocher du mouton" convenait parfaitement à une éminence qui est située en plein pâturage alpestre et que la légende nous représente toujours environnée de moutons [...] Le saint "rocher du mouton" est devenu d'abord un berger de moutons exemplaire, puis un missionnaire, précipité du haut du Mont pour n'avoir pas voulu manger d'une brebis volée - enfin un évêque d'Ivrée ». (p. 185)

« L'élément le plus profond et le plus essentiel de ce culte, celui qui est resté jusqu'ici immuable à travers les vicissitudes de l'histoire, trouve, lui aussi, sa raison dans quelque condition de l'existence collective, fondamentale et permanente, c'est celle qui a permis à la petite tribu de saint Besse de persister jusqu'à nous et de maintenir son originalité en dépit de la nature contraire, en dépit des forces puissantes qui tendaient à la dissoudre : C'est la foi que ce peuple obscur de montagnards avait en lui-même et dans son idéal, c'est sa volonté de durer et de sur-

monter les défaillances passagères ou l'hostilité des hommes et des choses. [...] Cette roche éternelle est l'emblème et le foyer de leur existence collective ». (p. 186-7).

LA MONTAGNE COMME "CONSERVATOIRE"

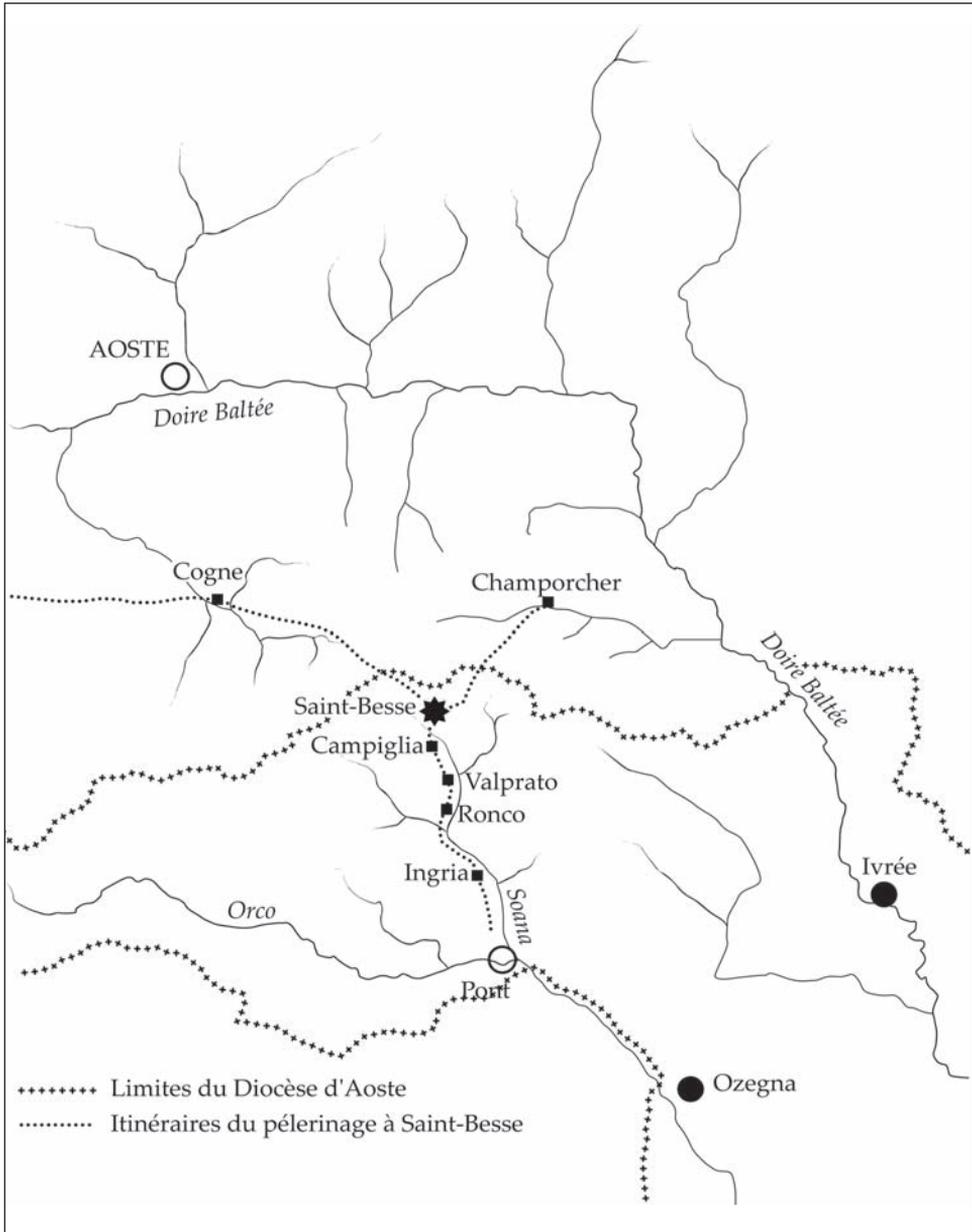
En conclusion, Hertz plaide pour la pratique du terrain : « l'hagiographe, toutes les fois que les circonstances s'y prêteront, fera bien de ne pas négliger ces précieux instruments que sont une paire de bons souliers et un bâton ferré ». (p. 188). Deuxième recommandation : ne pas céder « à la tentation de considérer les textes hagiographiques comme l'expression fidèle des croyances populaires sur lesquelles ils se fondent ». Il cite alors à l'appui l'ouvrage de Van Gennep, *La Formation des légendes* (p. 128 sq).

Il justifie également cette étude d'un culte *alpin*.

« La montagne [...] est un merveilleux conservatoire Les Alpes Grées italiennes [...] forment une sorte de réserve, où les bouquetins, disparus du reste des Alpes, se rencontrent par vastes troupeaux et où foisonnent les plantes alpines les plus rares. [...] Le sociologue n'est pas ici moins favorisé que le zoologiste ou le botaniste. De même que, dans les Alpes, la roche primitive émerge parfois de l'amas des stratifications plus récentes qui la recouvrent ailleurs, de même on y voit surgir, en quelques îlots, et pour peu de temps encore, la civilisation la plus ancienne de l'Europe. Dans le fond des hautes vallées, des croyances et des gestes rituels se perpétuent depuis plusieurs millénaires, non point à l'état de survivances ou de "superstitions", mais sous la forme d'une véritable religion, qui vit de sa vie propre et qui se produit au grand jour sous un voile chrétien transparent. Le principal intérêt du culte de saint Besse est, sans doute, qu'il nous offre une image fragmentaire et un peu surchargée, mais encore nette et très vivante, de la religion préhistorique ». (p. 190-191).

Héritage d'un très lointain passé, le culte de saint Besse n'est pas pour autant une survivance archaïque. Vivant, il est non seulement actualisé chaque année le 10 août, mais présent toute l'année dans les croyances et les pratiques des montagnards. Le pèlerinage se charge de la mise à jour, de l'actualisation de l'usage diffus du saint et de ses pouvoirs durant l'année écoulée. Comme le dit si bien R. Hertz, c'est le moment où l'on « paie les dettes » qu'on a contractées à son égard.

On mesure le considérable travail d'élaboration par lequel l'auteur a fait passer sa courte observation de terrain, née d'un intérêt amusé pour une manifestation pittoresque, célébrée bizarrement dans une chapelle d'altitude. Il y insuffle non seulement des interprétations, comme la reconstruction de l'histoire de ce saint



« bizarre et falot », qu’il fonde à la fois dans l’espace et dans le temps, mais il les “anthropologise”. Si l’on se reporte à la lettre adressée à sa famille à la fin de son séjour, sa conviction est déjà faite : il s’agit d’un témoignage de la religion préhistorique et de son culte des rochers. Cette idée, il ne la renie nullement : elle repa-

raît dans sa conclusion. Mais l'étude, entre temps, a été nourrie d'observations directes, vivantes : les gestes et les paroles des pèlerins ont attesté de l'inscription du culte dans leur vie et dans leurs pensées. L'interprétation première s'est enrichie d'une dimension anthropologique.

LA RÉCEPTION

L'accueil fait à l'article lors de sa parution semble malheureusement ignorer complètement cette dimension anthropologique. Les lettres de remerciements et de félicitations présentes dans les archives témoignent le plus souvent de la même incompréhension que celle de M. Mauss. Les lecteurs sont séduits, mais assez déconcertés par l'approche de l'auteur. On citera quelques extraits¹⁰.

En premier lieu Maurice Halbwachs, le sociologue bien connu, à la lettre duquel nous avons emprunté un fragment pour le titre de notre article.

« Tours le 13 octobre 1913

Mon cher ami. Merci de m'avoir envoyé ton étude sur saint Besse, berger de moutons ou légionnaire thébéen, qui est une instructive contribution à l'étude du culte des rochers, et des religions préhistoriques. [...] Le problème que tu as pu résoudre, de séparer la légende populaire des fioritures savantes, se pose à propos de toutes ces histoires. Mais tu es tombé sur un cas privilégié. Tu donnes une impression très curieuse de ce pays de montagnes et de ses habitants ».

On sent une sorte de malaise dans cette formulation : « impression curieuse », provenant, à notre avis, de la vision anthropologique que Hertz propose de son terrain. A. Meillet, le célèbre linguiste, consulté à propos de l'étymologie du nom « Besse », est, pour sa part réservé et ambigu : « Merci, cher Monsieur, de votre aimable envoi que je trouve en rentrant à Paris. Votre article, que j'avais déjà eu le plaisir de lire en épreuves, est très ingénieux, et on y sent la connaissance directe des choses ». (3 octobre)¹¹

Nombreux sont les correspondants qui, réagissant à la lecture du travail de Hertz à la façon de Mauss, manifestent un intérêt amusé.

Paul Fauconnet, le sociologue qui appartenait aussi au cercle de Durkheim, écrit le 23 octobre 1913 : « Merci pour votre saint Besse. je l'ai lu avec beaucoup d'intérêt et de plaisir. Car ce n'est pas seulement de bon travail, soigneux, historiquement, géographiquement et sociologiquement riche d'idées et de si jolis détails, c'est encore très amusant et le lecteur retrouve l'impression agréable que vous éprouviez, m'avez-vous écrit, à *travailler sur le vivant*¹². Pour moi qui travaille sur des faits d'une extraordinaire abstraction, une lecture comme celle-là est une halte dans une oasis ».

A. Moret, sur un papier à en-tête de la direction du Musée Guimet, écrit (16 novembre 1913) : « Merci de nous avoir fait comprendre, avec tant de science et de poésie, les mystères des montagnes et de leurs habitants ».

C. Robert-Mullers écrit le 26 novembre de la même année : « Votre description du culte nous donne la sensation, toujours extraordinaire, d'un étonnant prolongement d'une forme du passé parmi nous ».

Henri Gans, dans une lettre non datée, est sensible à d'autres qualités, quasi opposées : « Vous joignez à l'érudition et à l'ingéniosité d'un... Sherlock Holmes, une ironie voltairienne et un scepticisme renanien qui pour être voilés n'en sont pas moins appréciables ».

Maxime David (lettre non datée, « Chartres, samedi ») résume bien les impressions ambiguës ressenties à la lecture de saint Besse : « Vous avez su, selon votre habitude, faire quelque chose de fort et qui va loin à propos d'une question bien délimitée, de sorte que vous délectez à la fois l'érudit et le philosophe. Et puis, c'est vraiment amusant, - et vous n'êtes pas assez austère, n'est-ce pas, pour prendre en mauvaise part ce compliment ». Il ose ensuite une comparaison audacieuse. « J'ai *joui* littérairement, aux pp. 59-60 en particulier¹³. À propos de ce passage, connaissez-vous la *Colline inspirée* de Barrès ? J'y ai pensé en vous lisant, en vertu d'une association par analogie et par contraste à la fois. Votre conception, bien entendu, me satisfait plus que la sienne (je songe, en ce moment, aux pages du début sur les lieux prédestinés à susciter l'émotion religieuse). Mais peut-être froncez-vous les sourcils en vous voyant rapproché par moi de ce sophiste ».

Il est inutile d'apporter d'autres témoignages. Il semble bien que les amis et collègues de Robert Hertz soient dans l'incapacité d'apprécier son travail à sa juste valeur. Ils y goûtent le pittoresque, l'étrangeté de ces populations à la fois contemporaines et immergées dans l'archaïsme, le charme des montagnes sauvages, ou plus rarement l'ironie suscitée par la distance entre ces quasi sauvages¹⁴ et la modernité. À cette époque donc, le projet d'une ethnologie des populations paysannes de l'Europe n'est pas envisageable. Aucun fondement théorique ne peut soutenir une recherche de ce genre, alors qu'en revanche l'idéologie du temps s'y oppose complètement. Il serait intéressant de confronter la démarche de Van Gennep, qui adopte un autre biais théorique et méthodologique, celui de l'inventaire des rituels, en s'appuyant sur le schéma des rites de passage qu'il a proposé en 1909. Il se place ainsi dans une position qu'on qualifiera d'ambiguë ou transitionnelle, et dont le titre du *Manuel* rend bien compte puisqu'il annonce à la fois le "folklore" et le "contemporain".

On mesure une fois de plus ce qu'a perdu l'ethnologie en général et celle de l'Europe particulièrement, avec la disparition de Robert Hertz en 1915, à trente-



La procession de Saint-Besse vue par les enfants de Cogne-Épinel, 33^e Concours Cerlogne.



Féris, 12/4/1912.
Le sanctuaire
de Saint-Julien
(photo fonds Bionaz,
archives BREL)

quatre ans. À supposer qu'il ait continué d'explorer ces voies de recherche, la confusion scientifique de l'entre-deux guerres, entre sociologie, ethnographie, anthropologie et folklore, aurait pu trouver de meilleures et plus rapides solutions.

BIBLIOGRAPHIE

- BELMONT, Nicole, (1986) : « La Notion de rite de passage », in *Les Rites de passage aujourd'hui*, Actes du Colloque de Neuchâtel 1981, sous la direction de Pierre Centlivres et Jacques Hainard, Lausanne, Éditions L'Âge d'Homme, p. 9-19.
- HERTZ, Robert, (1913) : Saint Besse. Étude d'un culte alpestre, *Revue de l'histoire des religions*, LXVII, 1913.
- HERTZ, Robert, (1917) : « Contes et dictons recueillis sur le front parmi les poilus de la Mayenne et d'ailleurs » (Campagne de 1915), *Revue des traditions populaires*, n° 1-2 et 3-4.
- HERTZ, Robert, (1922) : « Le Péché et l'expiation dans les sociétés primitives », *Revue de l'histoire des religions*, Annales du Musée Guimet, Paris, Leroux, 60 pages (réédition : Paris, Jean-Michel Place, 1988, avec une préface de Jean Jamin).
- HERTZ, Robert, (1928) : *Mélanges de sociologie religieuse et folklore*, Préface de Alice Hertz, Paris, Alcan.
- HERTZ, Robert, (2002) : « Un ethnologue dans les tranchées, août 1914 - avril 1915 ». Lettres de Robert Hertz à sa femme Alice. Présentées par Alexander Riley et Philippe Besnard, CNRS Éditions.
- PARKIN, Robert, (1996) : *The dark side of humanity. The work of Robert Hertz and its legacy*. Amsterdam, Harwood Academy publishers.
- RILEY, T. Alexander, (1999) : « The intellectual and political project of R. Hertz through correspondence with Pierre Roussel », *Durkheimian Studies*, vol. 5, p. 29-38.
- VAN GENNEP, Arnold, (1909) : *Les Rites de passage*, Paris, Nourry (réédition Paris, Picard, 1981).
- VAN GENNEP, Arnold, (1910) : *La Formation des légendes*, Paris, Flammarion, 1910.

ANNEXE 1

Plan provisoire de l'étude (non daté)

Saint Besse

Un culte de roche sacrée dans une vallée chrétienne des Alpes, en 1912

Introd[uction] –

Le milieu

Situation géographique : reculée.

Caractère archaïque de la population : costumes des femmes - économie presque entièrement pastorale et domestique - la pain cuit av[ec] la farine de la famille une fois pour tte l'année – habitat : les gens couchent dans l'étable – mentalité : une année de disfortune - nous avons peur de la fièvre que les gros nuages noirs nous apportent quand ils montent de la vallée –

Ordre suivi : du + constant et fixe au + variable et flottant.

I. *La pratique du culte*

La roche centre du culte : caractère, situation, la chapelle.

La fête annuelle : le pèlerinage –
la procession
les offrandes.

Ce qu'on rapporte: les pierres de S.B.

Les miracles du saint : L'efficacité du saint et de la roche
[?] maladies, etc.
+ spéciales: fécondité
militaires
brebis?

II. *L'organisation sociale du culte*

les 5 communes participantes
le droit à la fête

le primat de Campiglia : le nom de Besse donné très souvent aux habitants.

Le droit de Cogne - disputes –

Solidarité religieuse de Cogne et du Val Soana ; traditions relatives au peuplement de la vallée et Cogne par en haut - les traditions sont probablement toutes parents ou costumes ou langage - marchés de Cogne à Cuigne.

III. *Les croyances* - justifient la pratique et la structure du culte - leur flottement contraste avec stabilité des éléments précédents.

la légende officielle soldat martyr -

combien la roche y tient peu de place - tendance à spiritualiser, à détacher du substrat local - à couler dans moule banal, édifiant – peut-être attraction d'autres saints piémontais [S. Maurice ??]

la tradition de Cogne : pâtres de brebis - jalousie des bergers ou bien flottement : il est mort là - ou bien son cadavre ne s'est pas décomposé - insistance sur découverte par gens de Cogne

Efforts pour concilier les 2 versions

Interprétation - Hypothèse que S.B. personnalité extrêmement vague et inconsistante n'est là que pour rendre compte du caractère sacré [?] et puissant de la roche elle-même - il a probablement succédé à quelque figure mythologique beaucoup + ancienne que la christianisme [en tout cas nous avons affaire à vieux culte local du Canavais qui a subsisté avec son caractère et son organisation à travers changements religieux et morphologiques - probablement culte surtout pastoral à l'origine – peut-être la date du 10 août s'explique-t-elle par rapport aux soins des moutons [laine ??]



ANNEXE 2

Lettre de J. Désormeaux

Anancy, 24 octobre 1912

Monsieur et cher Collègue

Je m'empresse de vous accuser réception de votre lettre, qui m'a très vivement intéressé. Voici les renseignements que je puis vous fournir à propos du terme qui est l'objet de vos recherches. (Je me permets auparavant de vous mettre en garde contre les quelques lignes insérées dans le guide que vous citez. L'article que j'avais rédigé pour cette publication, à la prière d'un ami, a été tellement tronqué, tellement écourté ou défiguré qu'il est parfois peu compréhensible, je crois. D'ailleurs les épreuves ne m'ont pas même été communiquées). -

1° *Beccum*, dans nos régions, comme dans la Suisse romande (voyez notamment L. Odin, Gloss. du Patois de Blonay, v° *bé* 1.), aboutit à *bë*, sm.

2° La forme que vous avez relevée (in *Dict. Sav.*) *běstě*, ailleurs *bětsě*, est bien un subst. masc. ; mais si elle appartient bien à la famille de *bec*, (*bě*), c'est au titre de

dérivé. La finale *ë* (masc.), [notée *et* ailleurs], et qui se confond à peu près complètement avec *ě* ou *ë*, fém., [transcrite également *et*, très souvent, notamment dans le *Dict. du Patois d'Albertville*, de Brachet], correspond exactement au suffixe diminutif fr. *et*.

Le savoyard que vous citez n'est autre que le correspondant du fr. *béquet*, donné comme dialectal (ou refait sur *Bec*) par le *Dictionn. Général* ancien fr. *bechet* (voyez d'ailleurs tout l'article de H.D.T., sub V°). -

Ainsi la forme *běstě*, masc., ne peut pas, semble-t-il, venir à l'appui de votre thèse. 3° Le pluriel neutre **becca*, qu'il n'est pas aventureux de supposer (voyez le Dictionnaire de Körting, que je ne puis consulter aujourd'hui) donnerait bien, suivant les localités, un sf. *běstě, bětšě*). Vous avez tout à fait raison de prendre pour exemple le traitement de *vacca*, pour *cc*.

Permettez-moi de vous signaler quelques faits qui vous ont peut-être échappé.

Le *Dict. du Patois Valdôtain*, de l'Abbé Cerlogne (Aoste, 1907), a un article

Becca, sf., pic. - de *Nouna*, pic de None.

Page suivante :

Bèque, sm. *Bec*. - Fig. Gramo -, mauvaise langue.

Bèque, sf. pl. Montagnes, cimes.

Il est parfaitement admissible que *bětse*, ait abouti à *besse*. -

Quant à la différence des genres, l'analogie, le ressouvenir lointain de mots qui sont des doublets sémantiques, peuvent, à mon avis, l'expliquer suffisamment. (Au reste, rien d'étrange à reconnaître que le masc. vienne d'une forme sing., le fém. d'un pluriel (neutre) et que ces formes aient été prises l'une pour l'autre).

J'oubliais de vous rappeler le fém. *běcã* (Thônes) = pointe de rocher, fr. local *bèque*, comme à Genève. Voyez *bèque*, in *Dict. Sav.* -

Voilà ce que je puis soumettre actuellement et rapidement à votre examen. Votre thèse est très séduisante. Elle est très vraisemblable, et je ne serais pas étonné qu'elle fût vraie, bien que le sav. *běstě* ne puisse l'appuyer.

Veuillez agréer, Monsieur et cher Collègue, l'expression de mes meilleurs sentiments.

J. DÉSORMEAUX

NOTES

¹ Article déjà publié en : *Le Monde Alpin et Rhodanien*, N. 1/4, Grenoble, 2003.

² Marcel Mauss en a publié après la guerre l'Introduction et le plan projeté (Hertz, 1922).

³ Les citations sont empruntées à l'édition de l'article dans *Mélanges de sociologie religieuse et folklore* (1928) : ici p. 131.

⁴ Fonds Robert Hertz (FRH et FHR 11 pour ce qui concerne saint Besse).

⁵ La guerre lui en donnera une autre occasion interrompue par la mort. Il collecte auprès des soldats de sa compagnie des « contes et dictons » (HERTZ, 1917 : article posthume édité par Paul Sébillot).

⁶ C'est nous qui soulignons.

⁷ Dans ses notes de terrain, Hertz rapporte : « M^{me} Gérard, mère des 2 guides. S. Besse est puissant pour toutes protections surtout gardien des brebis et des bêtes - on met son image dans les étables - on pigne la roche pour avoir des pierres ou de la poussière ».

⁸ Il est d'ailleurs représenté en militaire sur les images qui se vendent lors du pèlerinage.

⁹ Alexis Bétemps, que je remercie de ces informations, me signale les légendes de saint Julien et de saint Évence, recueillies par lui dans la région de Châtillon et de Nus en Vallée d'Aoste, très proches de celle de saint Besse. Il conclut : « il s'agit de trois saints de la Légion Thébaine, reconvertis en bergers, tous les trois s'installent en altitude dans un endroit isolé près d'un grand ravin, ils se distinguent par leur piété et par le succès dans leur nouvelle profession, ce qui suscite la jalousie des voisins, tous les trois subissent [leur] violence [...], tous les trois laissent une trace imprimée sur la roche où sera bâtie une chapelle, tous les trois sont l'objet d'une dévotion qui se traduit en une procession à laquelle participent des fidèles de quelques paroisses voisines aussi ».

¹⁰ Les correspondants ne sont pas toujours identifiables parce que leur nom est difficilement déchiffrable. Ce sont parfois des inconnus, cependant assez proches de Hertz pour qu'il leur envoie un tirage à part de son article.

¹¹ On pourra lire en annexe une lettre de J. Désormeaux, dialectologue, à propos de l'étymologie de Besse.

¹² C'est nous qui soulignons.

¹³ Il semble que cette pagination corresponde, non à celle de la *Revue d'histoire des religions*, mais à celle des épreuves. Il s'agirait alors des deux dernières pages avant la conclusion (p. 186-188 des *Mélanges*). Le ton de Hertz est en effet assez exalté, "inspiré", sans doute en effet par ce lieu impressionnant.

¹⁴ Hertz lui-même se laisse aller à des préjugés qui font partie de la culture occidentale, lorsque, dans la lettre à sa famille, il se réjouit de trouver des « sauvages qui parlent français ».